

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode se glisse si bien en toutes choses, que le langage même subit son influence; ceci se dit, cela ne se dit pas, ce mot a vieilli... et voilà autant de ridicule, si l'on s'oublie! Il est du dernier mauvais ton, par exemple, de dire à un mari en parlant de sa femme: « Votre dame, » ou, en parlant à un père de sa fille: « Votre demoiselle. » — Madame telle... Mademoiselle votre fille... voilà comment il faut s'exprimer. Combien d'autres erreurs dans lesquelles on tombe et que nous pourrions citer!

Nous nous souvenons que, dans certaines réunions où l'esprit avait une large part, de petits rires étouffés accueillaient toujours ces mots: *P'aisant!.. Délectable!..* qu'un homme vraiment savant du reste avait l'habitude d'employer pour peindre son admiration. Sa conversation, très-correcte et par fois piquante, perdait tout son prestige, lorsque ces malheureux mots démodés y apparaissaient.

De ces citations, auxquelles nous devons nous borner, nous dégagerons une observation indispensable, c'est que les oreilles délicates sont froissées aujourd'hui par certain langage de fort mauvaise compagnie qui s'est impatronisé dans les cercles d'hommes. Les jeunes gens les mieux élevés en usent et abusent, et les échos en arrivent jusque dans les familles. Appelez-le « *argot* » ou « *javanais* » (expression moderne que nous ne comprenons guère), c'est toujours un ramassis de mots incohérents, tirés du théâtre, du collège et de la rue; acteurs, collégiens et gavroches parisiens, voilà les coupables.

« C'est épatant! » disent entre elles quelques jeunes filles de la bonne compagnie, par cette seule raison qu'elles ont entendu leurs frères s'exprimer ainsi et que rien ne semble plus gentil que de copier son frère! Dieu sait jusqu'où ce besoin d'imitation conduira ces jeunes ignorantes, et les énormités qui pourront leur échapper... si une mère attentive n'y veille!

La Mode, souveraine absolue dans le royaume des chiffons, nous prépare en ce moment des filets... dans lesquels certaine-

ment nous tomberons. Ce sont bien, en réalité, des filets en beau cordonnet noir piqués de petits glands de soie et entourés de franges; c'est une vraie nouveauté qu'on nomme le *filet mexicain*. Il y a des entre-deux, des bordures et des écharpes; les premiers servent à garnir les jupons et les corsages; les autres s'emploient comme écharpes, tabliers, mantilles. Une femme de goût tirera un excellent parti de ce nouvel élément auquel

sa souplesse permettra d'imprimer tous les mouvements désirables. Con tournant les jupes, se tortillant par là, remontant à plat par ici, ces filets mexicains amèneront des effets pleins d'originalité. Cette gracieuse innovation nous plaît infiniment et nous lui prédisons un réel succès. Comme ce filet est très-maniable, on en pourra former facilement des vêtements pour la rue, ainsi que la mantille, le mantelet, le fichu *Marie-Antoinette*, etc. Enfin nous engageons nos lectrices à en prendre bonne note.

Nous signalerons également, parmi les nouvelles garnitures, les *broderies brésiliennes* comprenant des entre-deux et des dentelles; l'une de ces séries se compose de broderies pleines, l'autre d'applications; toutes deux sont sur fond de tulle à large réseaux. Les entre-deux et dentelles sont terminés par des picots. Ce genre de garniture, extrêmement joli et élégant, sera fort apprécié des femmes qui aiment le beau tranquille: il fera également très-bien, posé sur des bandes de faille

blanche, pour orner une robe de faille noire.

A côté des broderies, filets et franges, qui constituent les riches garnitures pour costumes, nous avons, sur toute la ligne, le galon dont la vogue est loin d'être calmée; ce sera, pendant la saison prochaine, une des grandes ressources de la couturière. Le *diagonal* broché se distingue des autres galons en ce sens qu'il n'est ni uni, ni rayé, ni à carreaux, mais broché de dessins en relief, ton sur ton, d'un charmant effet. Le galon se recommande par sa souplesse et la beauté de son tissu.



P. N° 300. — CHAPEAU DE THÉÂTRE (dit à l'Étrangère).

Au sujet des confections qui se préparent en silence, nous ne pouvons offrir à nos lectrices que des appréciations à nous, basées sur des essais, des on-dit, des données un peu vagues. La *visite* avec longs pans de mantelet est à peu près certaine de son existence; viendront ensuite des diminutifs ou plutôt des « augmentatifs » de toutes les formes connues, depuis l'antique mais toujours élégant dolman, jusqu'aux mantilles et mantelets, en passant par le paletot *Madame l'Archiduc* que l'on fait encore avec des devants démesurément longs. Cachemire et sicilienne, voilà les étoffes employées. Comme garnitures, des franges de toutes sortes et les ruches de petite dentelle; enfin, de belles dentelles, guipures de soie et autres, pour les vêtements habillés.

Personne ne peut se vanter de connaître à fond les ressources immenses que présente Paris, et sous ce rapport nous n'avons point la prétention de faire exception. Passant dans un quartier fort commerçant, il y a quelques jours, la curiosité nous fit entrer dans un magasin de bijouterie fausse, colliers et ornements de modes. Nous n'aurions jamais imaginé tout ce que nous y avons vu: des parures d'une variété d'aspect vraiment étonnante, d'un éclat extraordinaire, en imitation de toutes les pierres précieuses. Mais où notre intérêt a surtout été mis en éveil, c'est lorsqu'on nous a montré les immenses quantités de bijoux d'acier qu'on va débiter sur toutes les places.

Du moment qu'on veut porter des bijoux et qu'on ne peut y mettre le prix, — tout le monde n'est pas millionnaire, — l'acier fin et bien monté nous paraît une fantaisie et qu'on peut très-bien se permettre. Boucles d'oreilles de toutes dimensions, médaillons et croix, broches, porte-bonheur, épingles pour les cheveux, ceintures *Jeanne d'Arc* boucles de ceinture pour tailles rondes, boucles de souliers, boutons à facettes pour costumes, ornements de chapeaux: c'était dans ce magasin un véritable éblouissement auquel nous ne pouvons que souhaiter bonne chance.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 300.

CHAPEAU DE THÉÂTRE. — Forme capote, en peluche blanche d'ivoire, garnie dessus de dentelle crème et d'une touffe de plumes de nuance assortie, réunies par le pied sous une plaque d'argent. Dentelle semblable, coquillée dessous, pour le bandeau, avec trois rangs de perles relevées de place en place par trois plaques d'argent. — On ajoute à ce chapeau des barbes de dentelle assortie, qu'on pose par derrière sur les cheveux avant de mettre la coiffure, et qui forment les mentonnières.

G. N° 606.

TOILETTES DE VISITE ET D'INTÉRIEUR. — 1. Costume en fantaisie laine, couleur havane, garni de plissés. — Paletot *Creole*, en sicilienne noire; les emmanchures se prolongent jusqu'au bas du dos comme dans le dolman, et l'une des manches descend en pointe sur le devant du vêtement. Un ruban venant de derrière se noue sur le côté avec un autre ruban fixé à l'extrémité de la pointe en question. Plumes d'autruche sur les bords. Petite pèlerine garnie de franges, de plissés et de biais en faille dans le haut. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de crin noir, garni dessus et dessous de ruban bleu marine disposé en coques papillon sur le sommet et derrière, avec groupes de roses thé.

2. Costume en faille noire et cachemire gris perle. — Jupou en faille, entouré d'un haut volant monté par quatre rangs de coulissés et formant tête. — Tunique de cachemire à longue traîne, garnie dans le bas devant de bandes de velours noir; cette partie est drapée et fixée derrière par des cordons qui passent dans une boucle faite au jupon en dessous; la traîne est ensuite resserrée par des coques de velours noir, puis soulevée dessous jusqu'aux cordons déjà indiqués, ce qui produit un léger pouff au jupon. — Cuirasse très-longue devant, lacée derrière, avec col, manches et bandes sur les bords, le tout en velours noir. Coques plates en velours également sous la basque derrière. — Lingerie plissée.

G. N° 608.

TOILETTES DE THÉÂTRE. — 1. Costume en faille caroubier et gaze crème. — Jupou à traîne, en gaze, couvert devant de volants tuyautés, avec deux rangs seulement derrière. — Robe princesse en faille, ayant derrière cinq coutures garnies chacune de lisérés crème. Le devant, très-court, est drapé haut sur les côtés derrière, où il reste fixé par des nœuds papillon. Le reste de la jupe, dont les bords sont ornés de trois rangs de rouleautés crème, est gracieusement relevé à deux reprises différentes, de bas en haut, et retenu sur le corps de la tunique par des nœuds formant échelle descendante. Le milieu de la traîne tombe naturellement. Parements au bas des manches, garnis de rouleautés crème. — Col à jabot e sous-manches ouvertes, en belle malines.

2. Costume en faille gris argent. — Jupou uni et rond. — Le reste du costume, assez compliqué, se compose d'une tunique princesse devant, avec basque seulement derrière, laquelle recouvre une traîne indépendante. Des montants, formés de larges biais lisérés, encadrent les devants et servent de soutien aux garnitures. Celles-ci consistent en une échelle de petits biais, avec nœuds papillon pour les devants, et de plissés pour les bords inférieurs; le bas de la basque derrière est orné de biais et de plissés, qui descendent sur la tunique et viennent se perdre sous les montants. Les côtés de la tunique, drapés dans le bas, vont se réunir à la traîne indépendante, qui est resserrée à cet endroit par un large nœud. Le corsage est ouvert en châle devant et garni d'un fichu de dentelle blanche fermé par un nœud de ruban. Volants de dentelle assortie au bas des manches. — Plumet fixé dans la coiffure par un bijou.

Description de la gravure coloriée n° 1304.

TOILETTES DE COURSES. — 1. Costume de faille bleu pâle et cachemire des Indes saumon clair. — Jupou à traîne, tout plissé à plis plats, excepté derrière où il est monté par un pli Watteau. — Polonaise de forme originale, ayant tout un côté de forme princesse et l'autre en simple cuirasse; celle-ci, bordée d'un liséré bleu, se boutonne en biais sur le devant de la polonaise qui se prolonge comme une tunique Juive. La partie de derrière vient se réunir, en cet endroit, en plusieurs drapés, et ce point est recouvert par un nœud de ruban assorti. Le devant de la polonaise forme un long tablier pointu; des brides de ruban, maintenues chacune par un nœud et une boucle de nacre au bord de ce tablier, le tendent sur le gros pli du jupon elles se terminent. Manches de faille sous lequel plissées, avec parement plat et bracelets de ruban ornés de nœuds et de boucles. — Lingerie ouverte en crêpe lisse blanc festonné, et cravate bleue. — Chapeau *Batelière* en paille d'Italie, garni de fleurs des champs, de ruban bleu et d'une plume assortie au cachemire de la toilette. — Ombrelle bleue, doublée de soie saumon.

2. Costume de faille vert bouteille et foulard lilas presque blanc à dessin courant plus foncé. — Jupou à traîne, entouré d'un volant dont la tête est marquée par trois cordelières. De petits volants lisérés de foulard sont posés en feuillet au-dessus du premier volant, presque tout autour. Le milieu du jupon derrière est recouvert de deux traînes de foulard dont l'une est fixée sur la tête du volant; la seconde, qui repose sur celle-ci, est elle-même entourée d'un petit volant gros vert liséré de foulard. — Polonaise en foulard formant cuirasse devant, et tablier drapé sur le bord inférieur de celle-ci (le tablier tient à la polonaise par les coutures de côté, et de petites agrafes en dissimulent la fermeture). Petit volant liséré posé sur tous les bords de la polonaise, même sur les côtés. Manches de faille verte avec parements de foulard à coins cornés, montrant une doublure verte, et bracelet assorti à la manche. — Lingerie en toile et dentelle blanche. — Chapeau de faille, genre *Marie-Antoinette*, à fond mou formant bavolet doublé de turquoise blanche. Plumet blanc derrière et plume lilas ombrée sortant d'un diadème de fleurs.

ECHOS DE LA MODE

Rien de plus attrayant que le dernier bal de l'Élysée. On pourrait presque dire pourtant qu'il y avait trop de fleurs et de jolies femmes. On avait chaud, il est vrai; mais dans quelques salons, — par exemple, le salon rouge construit dans le jardin, — c'était charmant... à y rester toute la nuit.

Comme on eût volontiers recommandé à un metteur en scène l'aspect de l'escalier, entre deux et trois heures du matin! Les femmes, assises sur les marches, attendant leurs voitures, et groupées avec la grâce d'un décaméron. Les robes blanches ou

roses semées de guirlandes, les têtes scintillantes de diamants, le sourire endormi et rêveur d'une fin de tête et, sur le fond sombre des tapisseries, la blancheur des jeunes figures se détachant en pleine lumière.

Tout le monde, cette fois, — tout le monde qui porte un nom, — était là : les princes d'Orléans, en grand uniforme ; la princesse Blanche, en robe de tulle abricot, fleurie de trois guirlandes d'églantines, et ses cheveux blonds relevés comme ceux de Marie-Antoinette, à qui sa beauté fait songer.

La duchesse de Magenta était en tulle blanc, avec petit habit de satin blanc ; la jupe semée de touffes de chèvrefeuille et de lierre, une couronne de chèvrefeuille mêlée gracieusement aux boucles des cheveux, et un grand bouquet de roses qui embaumait l'air sur son passage.

La comtesse de Pourtalès semblait revenir de faire sa cour à Trianon, avec sa coiffure Louis XVI à haute touffe de plumes crème, sa robe de tulle crème et ses étoiles de diamants.

La maréchale Canrobert portait une robe de faille cerise, voilée devant de trois grandes écharpes sultane en gaze blanche ; traîne de gaze blanche sur faille cerise. Fleurs de houx, couronne de houx et de fruits rouges, avec étincelles de diamants.

Qui encore ? la reine d'Espagne, en blanc ; la duchesse Decazes, la vicomtesse de Lancastre, constellée d'émeraudes.

Mme Ebrard, en bleu pâle, était jolie de la plus romanesque façon du monde ; Mlle D... avait une bien brillante cuirasse de brocart d'argent qui dessinait sa taille svelte ; enfin, Mme T..., une robe Louis XIV à faire mourir de jalousie Mme de Montepan, si elle n'avait pas déjà pris cette précaution.

* *

Une bien jolie mode, c'est celle des toilettes de nuances claires, adoptées même pour les visites du jour, à la condition qu'on ne sorte qu'en voiture, bien entendu. Quand, par un temps sombre et pluvieux, vous voyez tout à coup entrer dans un salon une jeune femme vêtue de cachemire de l'Inde gris-cendre garni de plissés rose pâli, elle vous apporte comme une lueur du printemps qui vient.

Avec ce joli costume, la jeune duchesse de E... portait, l'autre jour, la plus gracieuse capote de faille grise avec plumes roses.

Les pékins gris et bleu font aussi un charmant mélange de teintes douces ; la suprême élégance veut que l'on boutonne le corsage de ce costume de turquoises pâlies.

* *

Bien seyante, cette guirlande de fleurs qui encadre entre deux dentelles le décolleté carré des robes. Sont seules adoptées les fleurs simples et peu volumineuses : églantines, pâquerettes, violettes, bluets, myosotis, etc.

Une petite touffe des mêmes fleurs se pose au milieu d'un nœud de dentelle sur la manche ; une autre touffe sur l'éventail rond qui tombe tout ouvert de la ceinture.

* *

Très-élégante, la toilette adoptée pour les réceptions du jour chez soi. Par exemple, sur une jupe de faille rubis, améthyste, saphir, s'ouvre une robe de velours à longs plis, encadrée de dentelle cachemire posée à plat. Les manches sont larges et découvrent le bras sous un double rang de dentelle. Pas de bijoux ; un porte-bonheur en ébène, sur lequel court une devise en lettres d'argent, et souvent en langue étrangère.

Les cheveux, relevés sur le front, avec un chignon un peu abaissé et de longues boucles qui viennent se presser sur la poitrine, sont voilés d'une mantille blanche attachée par une fleur naturelle.

Vu ce costume d'intérieur exécuté en gros grains gris perle et velours noir : c'était exquis. Pour une brune, le même en velours caroubier et satin gris est d'un très-grand effet. Le bas de soie de la couleur de la jupe, la mule en velours.

X. V.-P.

CAUSERIE

Le héros du jour — il y a toujours un héros même en temps d'élections, à moins qu'il n'y en ait plusieurs -- n'est ni M. Thiers, ni M. Gambetta, encore moins M. Buffet ! C'est un simple marronnier des Champs-Élysées, qui, tenant à nous annoncer le premier la venue du printemps, a devancé son confrère le marronnier du 20 mars et montré ses premières feuilles le 24 février. Voilà un arbre qui peut se flatter de savoir faire les choses à propos !

Un côté des élections qui nous réjouit absolument, c'est qu'avec elles finit, pour les Français en général et les Parisiens en particulier, la vie politique militante. On va pouvoir enfin quitter le Forum et les choses de l'Etat pour rentrer chez soi et vaquer à ses propres affaires. La capitale ne peut que gagner beaucoup à ce changement d'allures, car Paris se ressent forcément des agitations de la politique. Les hôtels se dépeuplent, les salons n'ouvrent pas leurs portes, les femmes s'habillent le moins possible, et les hommes ne songent qu'à pérorer. Adieu les belles fêtes et les grandes élégances : la passion de parti emporte tout.

Dans ces moments-là, les conversations parisiennes deviennent d'une insipidité flagrante. On ne dit rien, on ne s'intéresse à rien, en dehors de tout ce qui touche aux candidatures électorales. Aussi ne sait-on comment s'y prendre, dans les salons, et même dans les rues, pour échapper aux redites sempiternelles des politiciens du jour.

Quelques personnes du monde ont essayé de créer contre ce danger un mode de secours mutuel. Dès que l'une d'elles se trouve engagée dans la monotonie d'un de ces inextricables entretiens, la première qui s'en aperçoit intervient et, par un mot à sensation, trouvé pour la circonstance, rompt brusquement la conversation.

Pareil procédé fut inventé un jour, dans une réunion mondaine, par Mlle Augustine Brohan. C'est là un souvenir que, très-certainement, ses biographes futurs ne seront pas fâchés de connaître.

Un jour donc, — c'était, comme aujourd'hui, à une époque d'élections politiques, — la spirituelle comédienne cherchait un expédient (et elle était à bout de prétextes) pour sortir d'un salon fastidieux où on la retenait malgré elle, quand elle vit entrer un de ses amis. En une minute, elle lui conte sa situation :

— Vous arrivez comme une providence, lui dit-elle, ne me démentez pas.

Aussitôt elle se lève et, s'adressant tout bas à son hôte, d'un grand air alarmé :

— Adieu, je pars en toute hâte.

— Que vous arrive-t-il donc ? Mais non, vous ne partirez pas, répond le maître de céans ; nous voulons connaître votre opinion sur....

— Impossible, le feu est chez moi !

— Comment ! le feu ?

— Oui, le feu, je viens de l'apprendre.

— Diable! mais c'est différent.

Elle triomphait! Malheureusement le colloque chuchoté entre Mlle Brohan et son ami avait été entendu d'un tiers; et celui-ci, continuant la comédie, arrête l'actrice par le bras au moment où elle franchissait le seuil de la porte:

— Ne vous pressez pas, lui dit-il gravement; mon oncle est chef des pompiers, et il est prévenu depuis hier que le feu doit prendre chez vous: vous pouvez rester.

L'incident était comique, et Mlle Augustine Brohan ne put s'empêcher d'en rire... et de rester.

En dépit des élections et du jour sous lequel on les présente dans certains cercles, les altesses et les majestés elles-mêmes ne boudent point la France. La semaine dernière, Paris comptait parmi ses hôtes le roi et la reine des Belges, qui de là devaient se rendre à Pau; puis le prince Frédéric de Luxembourg, qui a visité le télescope monstre de l'Observatoire, ainsi que le nouvel Observatoire de Montsouris. En même temps, on annonçait l'arrivée à Paris du grand-duc Alexis, troisième fils du czar, se rendant sur les bords de la Méditerranée pour rejoindre l'escadre russe.

Le grand-duc Alexis, le plus beau des princes de la famille impériale où la beauté est de tradition, ne se montre plus aussi fier de sa supériorité physique qu'il y a une dizaine d'années. A cette époque, entendant la femme d'un diplomate français émettre librement, dans un jardin de Pétersbourg, son avis sur les fils du czar et dire: « Le premier est agréable, le second pas mal, mais le troisième est très-gentil, » il se détacha du groupe des promeneurs où il était mêlé, alla à la dame, et la saluant d'une main, tout en se désignant de l'autre, il s'écria gaiement:

L'arrivée du grand-duc à Paris s'est trouvée retardée de quelques jours, par suite de la mort de la grande-duchesse Marie, sœur aînée de l'empereur, laquelle avait épousé en premières noces le duc de Leuchtenberg, fils du prince Eugène. Femme remarquable par la distinction de son esprit et son goût éclairé pour les arts, la grande-duchesse présidait l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg. Avec elle disparaît, dit-on, une influence puissante auprès du czar en faveur de la France, à laquelle elle s'était toujours montrée très-sympathique.

L'Institut vient de faire, lui aussi, une perte considérable dans la personne d'Ambroise Firmin-Didot, dont le nom est certainement le plus populaire en Europe parmi ceux des imprimeurs-éditeurs français. Non content d'éditer luxueusement les grandes œuvres, Didot travaillait lui-même à de sérieuses études. Il a traduit Thucydide et Anaéon. On l'appelait à juste titre « l'honneur de l'imprimerie française et de la librairie parisienne. » Il s'est éteint, — toujours travaillant, on peut le dire, — à l'âge de 86 ans.

La part faite à ceux qui ne sont plus, nous pouvons constater une fois encore que les vivants ne perdent pas une occasion de se réjouir.

L'Opéra n'a donné, cette année, qu'un bal et voici ce que daigne nous apprendre, à ce sujet, cette sèche et éloquente personne qu'on nomme la statistique. On a compté, au bas du péristyle de l'Opéra, mille neuf cent vingt-trois voitures; au contrôle, cinq mille cinquante-neuf entrées (parmi lesquelles les dames étaient en minorité); à la caisse, 83,460 francs.

Nous n'avons pas la prétention d'ajouter à ces chiffres un récit de ce qui s'est passé à ce bal, dont la description a été faite cent fois, et à une époque où, paraît-il, le foyer de l'Opéra était le rendez-vous de l'esprit français. Nous dirons seulement que la musique, sous la direction de Strauss, a été aussi tapageuse et entraînant qu'on pouvait le désirer, que la cohue a

été compacte et bigarrée, enfin qu'une partie du public a beaucoup remué les bras et les jambes, tandis que l'autre partie, silencieuse et compassée, s'est proménée de long en large en attendant le moment de s'en aller. C'est ainsi que les choses se passent d'ordinaire, et agir autrement, au risque de s'amuser davantage, serait manquer certainement à toutes les traditions.

Ludovic SAUVEUR.

LES OPIOPHILES

Un nouveau club est en train de se mettre dans ses meubles à Paris.

Vu l'originalité de son but, il mérite tous les honneurs de la chronique. Ce club s'appellera le Club des Opiophiles.

La tristesse des temps présents, le besoin d'échapper à la réalité lui ont donné naissance. Il s'est installé dans un élégant hôtel du quartier de l'Arc-de-Triomphe et on l'a aménagé avec un goût exquis.

Sur une vaste galerie, tout festons et astragales, sont disposés des boudoirs du dernier galant, dont un canapé moelleusement capitonné forme le principal meuble. A la tête de chaque canapé, se trouve une petite veilleuse destinée à mettre le feu à l'opium pendant que le fumeur aspire.

De plus, un domestique expert en son art est attaché à chaque fumoir pour aider l'opiophile dans tous les détails de sa fumerie.

Chaque membre doit consigner sur un registre les sensations qu'il éprouve durant l'extase produite par l'opium. Ce sera le mémorial du club et on le publiera chaque année.

Quel malheur que Charles Baudelaire ne soit plus de ce monde! Avec quel empressement il se fût mis de ce club, lui, l'homme des jouissances factices et des émotions artificielles, et qui, prétendant que les particules phosphorées illuminent l'intelligence, recherchait les aliments qui en contiennent et disait un jour à table:

— Qu'est-ce que le génie? du phosphore. Il y a du génie dans cette assiette. Croyez-moi, mangez des pois verts.

A propos d'excentriques et d'excentricités, Paris a vu, la semaine dernière, un acte de haute originalité qui défraie les conversations de la colonie américaine.

Un Américain, récemment arrivé à Paris, entre chez un de ses compatriotes au moment où un jeune garçon prenait ses premières leçons d'écriture, alignant sur la feuille de majestueux bâtons unis par d'agiles déliés.

On cause à bâtons rompus, et il vient au visiteur l'idée de défier son hôte de tracer un million de ces bâtons en quinze jours! Le pari était trop extravagant pour ne pas être accepté. L'enjeu était de cent mille francs.

Dès le lendemain matin, l'exécution du pari commence.

Notre Américain va, va, aligne les bâtons. L'autre, tous les soirs, vérifie le travail et fait une addition qui lui présage la victoire.

C'est qu'en effet, au bout de huit jours, le bâtoniste n'en pouvait plus, et, à dater de ce moment même, sa tête commença à ressentir l'effet d'une besogne si abrutissante.

Il continua pourtant, mais s'abêtit de jour en jour davantage, à ce point que, n'était son obstination de parieur américain, on eût pu croire qu'il allait devenir fou. Au douzième jour il était hagard, le cerveau creux, ne dormant plus.

Depuis quelque temps déjà il fallait lui mettre la main, le bras dans un bain tonique et lui brider le poignet. Des valets entretenaient l'encre limpide, présentaient les feuilles, taillaient

les plumes en gros et totalisaient. Quoi qu'on fit cependant pour l'aider, notre homme demanda grâce avec le fort peu de raison qui lui restait encore.

La médecine dut s'emparer de son corps et la chirurgie de son bras. Ce bel état lui coûtait cinq mille livres de rentes; il manquait au million voulu 260,000 bâtons!

Avouons qu'il y a des gens qu'on bâtonne et qui l'ont moins mérité que de pareils excentriques!

BACHAUMONT.

LES VIBRIONS

Nous avons déjà parlé de la nouvelle pièce donnée par M. Alexandre Dumas à la Comédie-Française. Mais il y a dans *l'Étrangère* une tirade qui a produit le plus grand effet et qu'on nous saura gré de citer.

Mme de Rumières, causant avec le docteur Remonin, lui déclare que Girard et Mme de Septmont s'épouseront un jour. Mme de Rumières s'étonne d'une prédiction aussi hardie, car il y a un mari qui ne semble nullement disposé à disparaître.

M^{me} DE RUMIÈRES.

Mais le duc de Septmont est vivant et bien vivant...

REMONIN.

Il en a l'air parce qu'il mange, parce qu'il boit, parce qu'il s'agite, parce qu'il a la forme humaine; mais ce n'est qu'une apparence. Ce n'est pas un homme.

M^{me} DE RUMIÈRES.

Qu'est-ce que c'est donc?

REMONIN.

C'est un vibrion.

M^{me} DE RUMIÈRES.

Vous dites?

REMONIN.

Je dis : un vibrion.

M^{me} DE RUMIÈRES.

Qu'est-ce que c'est que ça?

REMONIN.

Comment! vous dites que vous lisez mes articles et vous ne connaissez pas les vibrions! Je vous en ferai voir. C'est charmant. Ce sont des végétaux nés de la corruption partielle des corps, qu'on a pris longtemps pour des animaux à cause d'un petit mouvement ondulatoire qui leur est propre, qu'on ne peut distinguer qu'au microscope et qui sont chargés de corrompre, dissoudre et détruire les parties restées saines du corps en question.

Ce sont les ouvriers de la mort. Eh bien, les sociétés sont des corps comme les autres, qui se décomposent en de certaines parties, à de certains moments, et qui produisent des vibrions à forme humaine, qu'on prend pour des hommes véritables, mais qui n'en sont pas et qui font inconsciemment tout ce qu'ils peuvent pour corrompre, dissoudre et détruire le reste du corps social.

Heureusement la nature ne veut pas la mort, mais la vie. La mort n'est qu'un de ses moyens, la vie est son but. Elle fait

donc résistance à ces agents de la destruction, et elle retourne contre eux les principes morbides qu'ils contiennent. C'est alors qu'on voit le vibrion humain, un jour qu'il a trop bu, prendre sa fenêtre pour sa porte et se casser ce qui lui servait de tête sur le pavé de la rue; ou si le jeu le ruine ou que sa vibrionne le trompe, se tirer un coup de pistolet dans ce qu'il croit être son cœur; ou venir se heurter contre un vibrion plus gros et plus fort que lui, qui l'arrête et le supprime. On entend alors un tout petit bruit... quelque chose qui fait hu-u-u-u. (*Il souffle un peu d'air entre ses lèvres.*) C'est ce qu'on avait pris pour l'âme du vibrion qui s'envole dans l'air, pas très-haut. M. le duc se meurt! M. le duc est mort. Allons, adieu.

M^{me} DE RUMIÈRES, lui prenant les mains.

Vous êtes complètement fou.

REMONIN.

On l'a dit, — on l'a même imprimé, — mais ce n'est pas très-sûr.

Voilà le vibrion présenté. Avec un peu de tenue et d'esprit de conduite, il aura vite fait son chemin dans le monde, et peut-être obtiendra-t-il ce privilège d'entrer dans la langue populaire et de lui fournir de nouvelles formules.

La littérature insecticide étant à l'ordre du jour, il y a lieu aussi d'espérer qu'on ne s'arrêtera pas là, et que des vibrions on passera aux divers infusoires qui agrémentent les eaux troubles et les milieux corrompus.

Ch. D.

THÉÂTRES

OPÉRA. — Signalons, dans les *Huguenots*, le très-heureux début de M. Boudouresque. La voix est pleine, bien timbrée, et l'artiste la conduit avec beaucoup d'habileté. C'est une excellente recrue pour notre Académie de musique.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Après la *Jeunesse des Mousquetaires*, voici *Vingt ans après*, c'est-à-dire un pendant au succès des premières aventures de d'Artagnan, mises à la scène par Alexandre Dumas d'après le roman que tout le monde a lu.

Lacressonnière, Manuel, Taillade et Mlle Dica-Petit, dans le rôle d'Henriette d'Angleterre, se montrent les dignes interprètes de cette œuvre dix fois exploitée et toujours revue avec intérêt.

THÉÂTRE-HISTORIQUE. — M. Albert Delpit a cru devoir aller jusqu'en Amérique pour trouver le sujet d'un drame nouveau : de là ses *Chevaliers de la Patrie*, où se meurent les grandes figures d'Abraham Lincoln et du général Jackson. Nous regrettons de ne pouvoir donner ici une juste idée de ce qu'il y a d'enthousiasme, d'inspiration, de tendances élevées et d'ardent patriotisme dans cette pièce, et nous nous bornons à en enregistrer le succès.

THÉÂTRE-TAITBOUT. — Un livret un peu trop sérieux, une musique d'un style exquis et charmant, une chanteuse fort habile et de très-jolis costumes, voilà le bilan de *la Petite comtesse*, du maestro Ricci.

Après la *Cruche cassée*, la direction de ce gentil théâtre ne pouvait mieux choisir pour continuer d'attirer le public, habitué à venir applaudir Mmes Céline Chaumont et Montaland.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 606. — DESCRIPTION, PAGE 110.



TOILETTE DE VISITE. — COSTUME D'INTÉRIEUR



Jules David

G. Boyer 1304

Leroy imp. r. des Mairies 68

Ad. Bonhand & Fils Edr Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Saxe Rue de Richelieu. 92

Etoffes des Magasins du Paradis des Dames, r. Rivoli. 8 & 10.

Coiffures de M^{lle} Adolphe Koenig, rue. Monsieur. 19. Supens Corsets de P. de Plument, rue Vivienne. 33.

Passementerie et Garnitures (H^{te} Nouv^{elle}) de la M^{me} Valetot & C^{ie}, r. Carbone. 39.

Entered at Stationer's Hall.

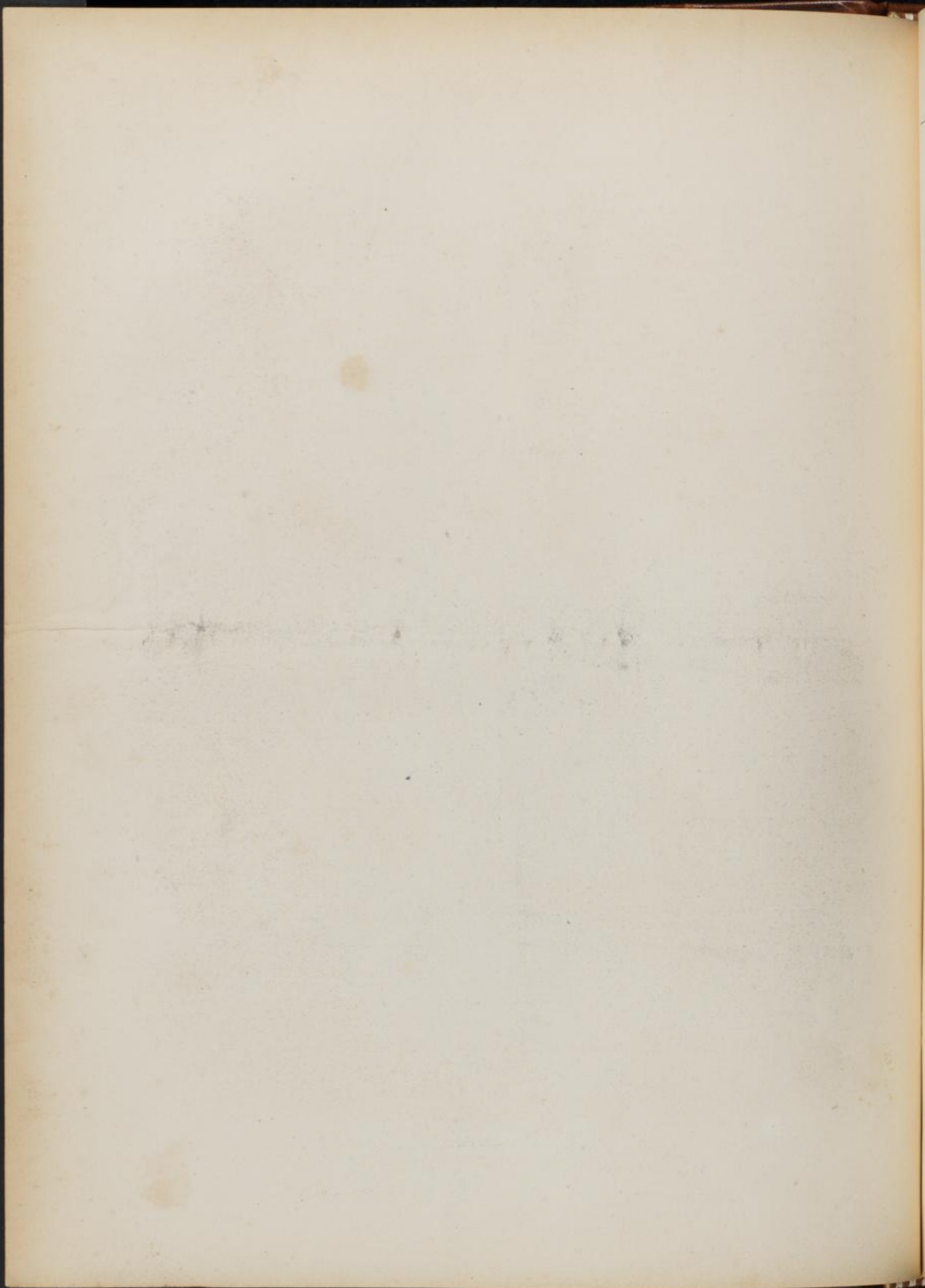


PLANCHE G. N° 606. — DESCRIPTION, PAGE 110.



TOILETTES DE THÉÂTRE

SOMBREKER

(NOUVELLE.)

I

A première vue, le mécanicien Léger Sombreker ne paraissait pas plus de dix-huit ans. Blond, imberbe, très-mince, avec des pieds de demoiselle et des mains d'une finesse improbable, quoiqu'elles eussent été depuis sept ans en contact perpétuel avec le fer et le feu, il avait d'abord l'aspect de ces pâles gamins des faubourgs, dont la physionomie est trop connue pour qu'il soit nécessaire de l'esquisser ici. Afin de découvrir que Léger était un homme, il fallait l'observer attentivement, et encore était-il indispensable qu'il daignât lever sur vous ses grands yeux, dans lesquels on pouvait lire, non pas son âge, mais une certaine maturité qui échappait à l'analyse.

En compagnie, Sombreker restait ordinairement silencieux ; il baissait les paupières, percevant, sans y prêter d'attention, ce qui se disait autour de lui. En revanche, on pouvait facilement juger qu'il écoutait avec une sorte d'absorption continue les choses du *dedans de soi*.

Mais lorsqu'il était ou se croyait seul, et que sous le ressort d'une de ses pensées il levait les yeux, ses prunelles, vertes comme la mer et profondes comme elle, jetaient des rayons d'un éclat fatigant, ainsi que ces plaques d'acier toutes neuves dont aucun frottement n'a encore terni le polissage.

Ces yeux avaient même une propriété singulière : ils le grandissaient ; phénomène à imposer aux incrédules.

Les yeux baissés, Sombreker était un jeune homme chétif, sans physionomie ni caractère. Il était petit de taille et le paraissait.

Philosophes, observateurs, tout le monde, y compris les sots, l'aurait coudoyé, envisagé, sans rien voir en lui d'extraordinaire. Mais s'il ouvrait les yeux et les fixait sur vous, il semblait se transfigurer. On lui croyait alors six pieds, et machinalement on levait la tête pour lui adresser la parole ou pour l'étudier.

Qu'il vint à parler, son regard s'enveloppait de flammes et l'on avait un géant devant soi. Le hasard alors plaçant cet homme en face d'un danger, il devenait surhumain.

Encore une fois, je ne veux convaincre personne, je raconte ce que j'ai vu, ce que d'autres ont observé comme moi, ce que je ne pouvais passer sous silence pour l'intelligence de ce récit, pour l'entente parfaite de ce qu'on va lire.

Né en Bretagne, sur les bords de l'Océan, il avait passé son enfance à contempler les horizons infinis. Son père, un rude pêcheur, l'avait souvent emmené dans sa barque, et à ce métier les membres grêles de Léger avaient pris de bonne heure la vigueur et la souplesse.

Un soir, le bateau que montaient les deux Sombreker fut assailli par un ouragan. Il fallut renoncer à rallier le port et gagner la grande mer. Pendant que le père s'épuisait en efforts contre la tempête, il vit son fils, debout sur la frêle embarcation qui craquait, regarder insolemment le ciel et la mer comme dans un défi. Il semblait savourer l'orage. Le vieux Sombreker se ressouvint alors que son fils avait été conçu pendant une nuit où le vent et le tonnerre faisaient fureur.

— Il sera le roi de la mer si je deviens assez vieux pour en faire un capitaine, pensait souvent le pêcheur.

Le pauvre homme ne devait pas goûter cette joie. Il fut englouti avec sa barque dans un coup de vent.

Léger venait d'entrer au collège de Saint-Malo. Il y resta, grâce à la charité du curé de son village.

Dès le début de ses études, il se jeta avec frénésie sur les sciences mécaniques, en apprit ce qu'il put et demanda à entrer

comme apprenti chez un constructeur de machines. Il y devint en peu de temps un des meilleurs ouvriers, profitant de tous ses loisirs pour s'instruire. Enfin, grâce à son mérite, à sa bonne conduite et à ses connaissances, il entra comme mécanicien au chemin de fer de Lyon.

Sobre, rangé, point coureur, ennemi de tout bruit, presque constamment muet, affamé de joies intimes, il s'était marié de bonne heure avec une belle fille du Midi à laquelle il apporta une aisance relative ; et celle-ci, en retour, lui donna un fils blond comme lui, avec des yeux verts comme les siens.

Heureux, il l'était. Il quittait sa femme pour monter sur sa locomotive, et revenait de celle-ci à celle-là sans une tentation, sans une pensée qui l'attirât ailleurs. Bien plus, il ne formait pas de souhaits.

Voir grandir son fils, vieillir avec sa femme et dévorer l'espace sur sa *Durance*, — c'était le nom de sa machine, — voilà toute sa vie. Avec cela, il se trouvait mieux partagé que les puissants de la terre.

La femme de Léger, elle, était rieuse. Comment cette nature expansive et gaie avait-elle trouvé des affinités fécondes avec ce tempérament silencieux et presque triste ? Qui le sait ? A peine oserait-on essayer de justifier ce bizarre phénomène par la loi des contrastes.

Quoi qu'il en soit, Marie entendait le silence de son mari à ce point que, souvent il était compris et obéi sur un demi-geste, sur l'ébauche d'un regard. De son côté, Léger n'était pas incommodé par le verbiage de sa femme, et d'une oreille il percevait des saillies qui le faisaient sourire, tandis que de l'autre, il écoutait ce qui se passait dans son âme.

Yvon, l'enfant adoré, était mélancolique comme son père.

A la gare, Léger était estimé de ses chefs et vénéré de ses égaux ou de ses inférieurs. Ne se faisant jamais l'écho d'un bavardage, il n'avait jamais eu d'altercation avec ses camarades. Les plus querelleurs, au surplus, savaient que, pour être mince, son bras n'en était pas moins lourd à l'occasion, et il avait déployé maintes fois un courage qui devait imposer à tous.

On citait de lui, particulièrement, un trait de sang-froid et d'audace rare.

Un jour, le train express de Paris à Lyon venait de dépasser la gare de Brunoy. Léger sondait de l'œil l'horizon, lorsqu'il aperçut à six cents mètres environ un enfant planté de bout sur la voie. C'était un beau baby blond et rose, avec un petit air crâne. Il était là, entre les deux rails, plein d'insouciance et de sécurité.

Arrêter le train n'était pas possible. Effrayer l'enfant ne semblait pas probable. Et d'ailleurs on aurait pu se faire entendre et lui ordonner de fuir, qu'il n'eût pas obéi. Les enfants, roses ou pâles, blonds ou bruns, sont entêtés.

Malgré les grands gestes du chauffeur, le gamin, qui pouvait avoir trois ou quatre ans, regardait arriver sur lui ce train avec curiosité, avec intérêt même, et ne bougeait pas.

Est-il possible d'analyser ce qui se passa en une seconde dans la tête de Sombreker ? Qui dira ce qu'il fallut d'énergie et de présence d'esprit à cette nature sensible, bonne et somnolente, pour ne pas réfléchir un instant ? A-t-il jamais su lui-même comment cela s'était fait et quelle série de sensations il avait traversée ?

Toujours est-il que, prompt comme le rêve, il siffla un signal au serre-frein, renversa la vapeur, puis il se précipita à l'avant de sa locomotive, s'accroupit, emboîta son pied derrière l'une de ces énormes lanternes qui sont comme les yeux du monstre, et se laissa aller ainsi, suspendu la tête en bas.

— Vous êtes donc fou ! lui cria son chauffeur, atterré de tant d'audace. Vous allez vous faire tuer.

Inutile de dire que Léger n'entendit pas. Le sang lui battait les tempes, et de temps à autre de petits cailloux venaient lui cingler la figure. Il guettait tout de même l'enfant, qui se rapprochait.

Dans cette position, pour lui les événements semblaient être à l'envers. Quoique la vitesse du train eût été quelque peu diminuée, ce n'était plus la machine qui filait comme une hirondelle, c'était l'enfant qui paraissait arriver pour le frapper, comme s'il eût été lancé par un formidable canon imaginaire.

Chaussang, le chauffeur, était monté sur l'avant de la *Durance*. Haletant, les yeux écarquillés, la peur dans le geste, cet homme regardait en tremblant ce qu'il craignait de voir. On approcha. L'enfant chantait une berceuse. Allait-il donc s'endormir pour toujours ?

Tout à coup le chauffeur étendit les bras et ferma les yeux. C'en était fait.

Un cri retentit aux oreilles du pauvre homme, puis il entendit pleurer l'enfant. Sombreker, se relevant à moitié, s'accrocha d'une main à la lanterne ; de l'autre, il tenait pressé contre lui le petit être ahuri.

Il cria au chauffeur de venir prendre son fardeau d'un ton qui dénotait l'inconscience modeste du miracle accompli. Léger avait littéralement cueilli l'enfant avec tant de précaution et d'adresse, avec une telle puissance de muscles, que celui-ci n'avait fait qu'effleurer la machine (1).

Chaussang emporta le baby en versant des larmes de joie,

Le front rayonnant de plaisir plutôt que d'orgueil. Léger vint reprendre sa place à côté du chauffeur, embrassa tendrement le gamin, puis l'installa, le faisant asseoir sur sa blouse, à l'abri de la colonne d'air.

Enfin, il trouva dans son sac un morceau de pain et de sucre, que l'insouciant, dont les larmes étaient séchées, se mit à grignoter tranquillement. Quelques minutes après, on s'arrêtait à Melun. Le petit imprudent, remis entre les mains du chef de gare, sut dire le nom de son père, à qui on le renvoya.

II

Environ six mois après cet événement, la gare du chemin de fer de Lyon fut mise en émoi par des cris stridents, des imprécations, des injures, qui sortaient de la remise aux machines.

On accourut. Léger Sombreker fut trouver seul devant la *Durance*, gesticulant avec des sanglots dans la gorge. Chaque mot qu'il parvenait à prononcer était une malédiction ou une menace.

Sous l'empire d'une colère qui touchait aux convulsions, il montra du regard le flanc de sa locomotive. Une large tache de peinture s'y étalait. Telle était la cause de de l'exaspération dans laquelle on le surprenait.

Était-ce un pur accident ? Était-ce une mauvaise plaisanterie ? Nul ne l'a su. On a pourtant penché pour cette dernière hypothèse. La tribu des peintres barbouilleurs a toujours montré une grande inclination pour les farces d'un goût douteux. N'ayant pas la prétention d'être artistes, ils ont celle d'être rapins, et ils le sont toute leur vie.

Un de ces plaisants avait peut-être trouvé drôle de souiller la locomotive de Sombreker, précisément parce qu'il savait avec quelle sollicitude le Breton en prenait soin.

Léger appela d'une voix cassante l'ouvrier chargé de nettoyer sa machine et lui montra d'un geste violent la souillure qui

l'avait tant irrité. Cet homme si doux, si bon, si humain, presque muet d'ordinaire, laissa échapper un torrent de paroles, se répandit en injures contre le pauvre manœuvre. Il jura, le sang lui monta aux yeux, et sa colère atteignit un tel paroxysme que le malheureux auquel elle s'adressait s'esquiva prudemment.

— Le misérable ! criait-il cependant, profaner ainsi ma *Durance* ! Que fait donc l'administration ? Le lâche ! je ne le vois plus. Il s'est sauvé, je pense. Il a bien fait : je lui aurais brisé ma pelle sur ses mains maudites, qui ne savent que salir. Pauvre *Durance* !

Une larme jaillit de ses yeux. Jusque-là, personne n'avait été surpris. Tout le monde savait jusqu'à quel excès les mécaniciens tiennent à la propreté de leurs machines, pour lesquelles ils ont parfois des attentions paternelles ; mais personne ne se doutait qu'on pût pousser ce sentiment jusqu'à la fureur, jusqu'à la douleur intense.

Aussi chacun regarda-t-il son voisin d'une certaine manière lorsqu'on vit des pleurs rouler sur les joues de Sombreker. Un sentiment de pitié se peignit sur tous les visages.

Mais ce fut une surprise bien autrement grande quand Léger, sautant d'un seul bond sur sa locomotive, se mit à fourbir des deux mains avec une ardeur, j'ose dire une tendresse incroyable, accompagnant son travail de mots entrecoupés, de phrases pleines de douceur, d'épithètes caressantes qui s'adressaient à la *Durance*.

A partir de ce moment, Sombreker, qui passait seulement pour un original, fut considéré comme ayant quelque chose de dérangé dans le cerveau.

Les directeurs de la Compagnie en reçurent avis par dessous main, car il se trouve partout des gens bien intentionnés. Mais Léger avait les meilleures notes du monde, et on fit de ces accusations anonymes le cas qu'elles méritaient.

Quand il eut fini la toilette de sa *Durance*, le mécanicien se releva, rouge toujours de la colère qui grondait encore dans sa poitrine, le front inondé de sueur et les yeux pleins de larmes. Il alluma ses feux.

Ce fut alors pour la première fois qu'il sembla craindre de s'être trahi. Il jeta timidement un regard autour de lui, cherchant à lire dans les yeux des personnes présentes si quelqu'un avait surpris son secret. Chacun détourna la tête sous l'acuité de ce regard.

Chaussang arriva. Descendant alors, et comme le chef de gare se promenait seul sur le quai, Léger alla vers lui.

— Monsieur, lui dit-il, je ne veux accuser ni dénoncer personne, mais je viens de trouver ma locomotive dans un état de malpropreté révoltante. Si cela devait se renouveler, je quitterais la Compagnie. J'ai donc l'honneur de vous informer qu'à l'avenir je prendrai soin de ma machine ; personne n'y touchera que moi-même..... que moi-même, entendez-vous ? ou mon chauffeur. Et encore, mon chauffeur... ajouta-t-il à voix basse.

Le chef de gare fut assurément étonné du ton sur lequel ces choses furent dites, du timbre de voix du mécanicien et des éclairs qui jaillissaient de ses yeux. Mais tout cela fut mis sur le compte de l'originalité bien connue de Sombreker. Il fut remarqué seulement que Léger avait parlé bien longtemps, contre son habitude, et l'on ajouta que les mécaniciens aussi soigneux étaient rares.

L'homme à la casquette argentée appartenait d'ailleurs à la famille des gens graves.

Le Breton retourna à sa *Durance*, attendit qu'elle fût en état de venir se mettre à la tête du train qui s'emplissait lentement de voyageurs ; puis il la lança sur les deux rubans de fer pour qu'elle accomplît les évolutions préliminaires du départ.

Enfin, elle fut attelée au convoi ; un coup de sonnette retentit ;

(1) Ce miraculeux sauvetage est historique. C'est un mécanicien français qui en est le héros.

un sifflet aigu répondit à la sonnette. Le monstre brillant fit entendre sa respiration formidable et entraîna la file des voitures.

C'était en avril. Il faisait merveilleusement beau. Après un mois de giboulées, le printemps venait d'éclater. Le soleil, sans être gênant, était déjà chaud. Lorsqu'il fut en marche, Léger poussa un soupir de soulagement. Il était donc, comme le capitaine à son bord, maître, après Dieu, du train express !

A quoi faut-il attribuer la singulière fantaisie qui s'empara de lui presque immédiatement après le départ ? A sa colère du matin, peut-être ; au développement de son mal, à coup sûr.

Quoi qu'il en soit, les voyageurs que remorquait la *Durance* éprouvèrent ce jour-là une terrible émotion. Sombreker, à peine parti, lança sa locomotive à toute vitesse, comme s'il eût voulu essayer sa force, et, sans s'inquiéter des signaux, du règlement, de son chauffeur qui voulait le calmer, il prit une allure de vingt-cinq lieues à l'heure. Chaussang, hébété, le regardait sans comprendre, en le voyant donner au train cette vélocité inaccoutumée.

Mais où sa stupéfaction devint énorme, c'est lorsque le convoi passa avec une rapidité vertigineuse devant le nez du chef de gare de Melun et de tous les employés, qui en laissèrent tomber leurs bras de surprise.

Pendant qu'on dévorait l'espace, les voyageurs épouvantés crurent qu'un accident les avait privés du mécanicien et du chauffeur. Et c'était tout simplement que Sombreker, une fois lancé, avait été grisé par le printemps, par la rapidité foudroyante de sa machine, et qu'un moment il avait perdu la tête.

Sans penser davantage à la Compagnie de Lyon, à sa femme, à son fils, aux voyageurs qu'il traînait après lui, à sa propre vie, Léger avait lâché la bride au monstre et l'avait lancé sur les rails comme un cavalier fou lance son cheval sur un chemin.

Et là, les yeux ardents, le front illuminé, ses longs cheveux blonds flottants, il avait bu l'espace avec frénésie, ne se souciant ni de Melun, ni de Fontainebleau, ni de leurs habitants.

Heureusement, avant d'arriver à Montereau, le chauffeur tenta un dernier effort pour réveiller Sombreker ; mais ce ne fut pas sans peine qu'il y réussit.

On arriva dans cette dernière gare avec une avance de vingt minutes sur l'heure réglementaire. Les personnes qui portaient des billets pour les deux villes négligées par le mécanicien firent un bruit infernal de réclamations et de doléances. Plusieurs plaintes furent déposées chez le commissaire du lieu. Léger, vertement tancé par le chef de gare, reprit son sang-froid et continua son voyage sans incident.

De retour à Paris, le lendemain, Léger fut mandé près de l'ingénieur en chef, qui lui adressa les plus sévères reproches. Le mécanicien en fut presque surpris.

— Enfin, monsieur, lui dit son chef, pourquoi ne vous êtes-vous pas arrêté à Melun, à Fontainebleau ?

— Ne m'y suis-je donc pas arrêté ?

— Mais non, s'écria l'ingénieur stupéfait.

Sombreker réfléchit un instant, puis haussant imperceptiblement les épaules :

— C'est possible ! murmura-t-il.

Cette réponse était un symptôme grave. Il y a lieu de s'étonner que l'ingénieur en chef n'ait pas entrevu, dès ce moment, les terribles conséquences de l'état du mécanicien. Il crut sans doute que Léger avait eu des raisons pour agir ainsi et qu'il ne voulait pas les révéler. D'ailleurs Sombreker avait les meilleures notes. Il était empressé, fidèle, exact. Son métier, personne ne le connaissait mieux que lui ; le renvoyer eût été une maladresse et une injustice.

On se souvenait encore du courage qu'il avait déployé en sauvant l'enfant de Brunoy. Il fallut se contenter de le réprimander vigoureusement, ce que fit l'ingénieur.

En terminant sa mercuriale, celui-ci dit au mécanicien :

— Si cela vous arrivait une seconde fois, nous serions obligés de vous remplacer.

— Quitter ma *Durance* ! s'écria Sombreker. Jamais ! jamais ! monsieur. Cela ne m'arrivera plus.

III

A partir de ce jour, Léger devint plus sombre, et s'enfonça dans l'étude de la mécanique avec un acharnement d'enragé. Uniquement préoccupé de la vapeur et de ses effets, il calculait sans cesse la force de résistance qu'il faudrait donner à une puissance presque illimitée d'atmosphères. Un désir violent l'obsédait sans relâche : c'était de faire reconstruire sa *Durance* sur des modèles fournis par lui.

— Avec ce plan, disait-il parfois, je ferais faire cent lieues à l'heure à ma machine.

Un matin, il rencontra l'ingénieur en chef et lui soumit ses idées, lui exprima le désir qu'il avait d'avoir une chaudière nouvelle.

On lui donna peu d'espoir. Une seconde fois il revint à la charge, il éprouva un refus tout net.

Ce fut comme s'il eût reçu une blessure mortelle. Chaque jour, chaque heure, chaque minute, le trouvait plus taciturne dans ses relations avec les employés de la Compagnie, avec ses amis, ses parents, et même avec sa femme et son fils.

En revanche, son affection pour la *Durance* avait pris des proportions telles que cela devenait peu à peu de la folie. Tout son temps était employé à la toilette de la machine. Il la soignait, la visitait chaque jour avec un scrupule inénarrable. Insensiblement, il s'habitua à ne voir rien de plus au monde. Il la spiritualisa, si je puis m'exprimer ainsi.

La belle *Durance* était accablée maintenant de caresses et de tendres soins. Léger lui donnait les noms les plus doux, la flattait de la main et la plaignait tout haut de ce qu'on ne voulait pas le laisser la reconstruire à son goût.

Ce fut d'abord avec une timidité d'enfant, avec une tendresse respectueuse qu'il lui parla. Puis il devint audacieux, lui confia ses secrets, se mit à l'interroger, à l'éconter, et je ne suis pas bien sûr qu'il n'ait pas entendu ses réponses.

Dans une conversation avec un de ses camarades, instruit et sérieux comme lui, il osa affirmer un jour que sa *Durance* avait une âme. Et comme son interlocuteur souriait, il entra dans une violente colère.

Hélas ! il disait presque vrai, le malheureux, car il lui avait donné la moitié de la sienne. Mais le mécanicien auquel il confia cette énormité était un homme de bon sens, il lui céda la place et garda le silence sur ce cas.

Sombreker en fut plus réservé. Il n'adressa plus un mot à personne qu'à sa machine, l'étudiant, la flâtant, sondant ses recoins, auscultant ses parois et éprouvant des joies indicibles lorsqu'il était bien certain qu'elle était la plus belle, la meilleure, la plus rapide et la *mieux portante* de la Compagnie.

Que ce dernier mot n'étonne pas le lecteur. Au point où il en était arrivé, Sombreker voyait dans sa locomotive un être vivant doué d'une force surnaturelle, d'une intelligence certaine, et ce que les autres appelaient son état était pour lui la santé de la *Durance*.

Je n'aurai maintenant pas beaucoup de peine à faire comprendre que ce Breton contemplatif était arrivé au degré de surexcitation cérébrale qui constitue la passion.

A force de s'abimer dans des silences extatiques, il avait animé sa machine. Comme Pygmalion, il ne l'avait pas pétrie de ses mains, et c'était là son désespoir ; mais il l'avait enfantée dans son cerveau, et il l'aimait, passionnément lui aussi ; encore un jour, et ç'allait être un amoureux fou, un amoureux jaloux jusqu'à la fureur.

Ne le plaignons point. Celle qu'il aimait ne pouvait, du moins, le tromper. Le pire qu'il pût lui arriver était d'être tué par elle.

Camille DEBANS.

(La suite au prochain numéro).

NOTE D'UN FURETEUR

Trouver dans les œuvres oubliées de Pigault-Lebrun, en même temps qu'un curieux chapitre de l'histoire des mœurs parisiennes il y a soixante ans, un petit chef-d'œuvre de pure morale et de sentiment exquis, cela peut passer pour une bonne fortune. Celle-ci nous étant échue, nous croyons devoir en faire profiter nos lectrices.

La scène se passe aux Champs-Élysées d'alors, c'est-à-dire à la campagne, car en 1816 on eût vainement cherché aux abords de la grande avenue d'aujourd'hui les somptueux hôtels sans lesquels elle serait restée un désert. Échantillon intéressant de la littérature légère de ces temps qui sont à la fois si près et si loin de nous, la nouvelle qu'on va lire est en même temps un document précis ; elle permet de reconstituer, dans la pensée, un coin de ce Paris du commencement de la Restauration, que Paul de Kock et Pigault-Lebrun, en attendant Balzac, avaient commencé d'observer.

A ces différents points de vue, on ne lira pas sans un vif intérêt cette œuvre qui, dans un petit cadre, apparaît comme un tableau de maître.

Robert HYENNE.

DIMANCHE

OU

UN MARIAGE AUX CHAMPS-ÉLYSÉES EN 1816

On dine, le dimanche, comme un autre jour ; on a la tête plus libre, et on digère mieux.

J'entre chez un restaurateur. Vingt à trente personnes mangent isolément, sans se parler, sans se regarder. La gaieté, le sourire ne pénètrent pas dans ce salon. Je ne dinerai pas là, je veux m'amuser.

Je vais chercher un de ces endroits où on retrouve quelques traits primitifs de l'homme, l'abandon, la franchise, la bonhomie.

Je traverse les Tuileries.

Des femmes, mieux mises les unes que les autres, sont rangées en file sur des chaises. Elles sont là pour voir et être vues.

Des hommes passent, repassent, les regardent avec une affectation offensante : on appelle cela se promener ! Ce n'est pas ainsi que je me promène le dimanche.

Je passe le pont tournant, je prends les Champs-Élysées ; j'entre dans ces guinguettes où l'artisan aisé se délasse des travaux de la semaine, où le modeste bourgeois arrive avec le melon sous un bras, le parasol de madame sous l'autre.

Leur fille Angélique, à qui ce nom va très-bien, est parée de sa robe de percale, si quelque chose peut la parer ! L'étoffe n'est pas fine, mais elle est si blanche !

Un tablier de taffetas noir fait ressortir l'éclat de son teint ; un bas de soie blanc, un soulier de prunelle pressent le pied le plus mignon, la jambe la mieux tournée.

Un petit bonnet, d'assez mauvais goût, couvre ses cheveux blancs. Qu'importe le bonnet ? Angélique est si jolie !

Je la regarde, je la regarde encore ; je ne peux voir qu'elle ; elle baisse les yeux et rougit. Je m'éloigne, je ne veux pas embarrasser, gêner Angélique. Qu'elle jouisse sans contrainte d'un beau jour, d'un air pur, de sa tonnelle de chèvrefeuille, de son dimanche !

Je rencontre un jeune homme et une jeune fille dinant tête-à-tête ; ils ne voient, ils n'entendent rien de ce qui se fait autour d'eux. Ils boivent dans le même verre ; ce vin est excellent dès que l'autre y a goûté.

L'aile, le blanc du poulet passent d'une assiette sur l'autre ; ils se disputent ce qu'ils ont touché.

De temps en temps ils s'arrêtent ; ils se regardent ; le sourire est sur leurs lèvres, la volupté dans leurs yeux... La petite personne avance la main, le jeune homme la saisit, la baise... Eh ! mais... Un anneau nuptial !... Ils sont époux !...

Ah ! les convenances, l'intérêt n'ont pas fait ce mariage-là. Puissent-ils s'aimer longtemps ! Puisse chaque jour de l'année être pour eux un dimanche !

Plus loin règne la grosse gaieté, l'intempérance... Passons, passons.

A cette table est un jeune homme seul. Il est triste, rêveur. Souvent ses yeux se portent sur les jeunes époux, et il les détourne aussitôt. L'aspect du bonheur semble l'affliger. Il est à peine au printemps de la vie, et il est malheureux ! Que de jours, que d'années il a encore à souffrir !

Quand il cesse de regarder les jeunes époux, son œil cherche à pénétrer sous la feuillée qui lui dérobe une partie des charmes d'Angélique... Ah ! je devine : il est amoureux ; il envie le sort de ces jeunes gens ; il désespère du sien. Pauvre garçon !

Je le prie de m'abandonner un coin de sa petite table, et il se réserve à peine de quoi placer son assiette et son petit plat auquel il ne touche point.

Je demande à diner et je veux faire parler ce jeune homme. Il ne me répond que oui et non.

Oh ! parbleu, il parlera !

Je passe en revue tous ceux qui nous environnent ; c'est un détour que je prends pour arriver à Mlle Angélique. Je loue sa beauté, sa modestie, ses grâces. La figure de mon jeune homme se développe ; son œil s'anime : son âme expansive s'ouvre... Il parle, et parle bien parce qu'il aime, je n'ai plus qu'à écouter.

C'est un garçon marchand ; il ne possède au monde que ses appointements et son cœur. Le père d'Angélique n'a que quinze cents livres de rente ; il ne peut rien donner à sa fille, et il a éloigné Firmin. Et Firmin et Angélique souffrent, se désolent ; il n'y a plus de dimanche pour eux.

Ce matin il a vu faire les dispositions du petit diner champêtre. Il ne s'est pas écarté ; il a suivi de loin, de très-loin, et ici il s'est placé à l'extrémité du jardin pour ne pas déplaire à M. Soreau.

C'est un honnête garçon que ce Firmin. Combien lui faudrait-il pour monter un petit commerce ?... Douze mille francs, dit-il !... Diable ! je n'en ai que la moitié, et j'en ai besoin.

Besoin !... qui en a le plus, de celui qui est amoureux, ou de celui qui ne l'est ?... Mais je ne connais pas Firmin... Hé !... s'il était mon frère ou mon ami, quel mérite y aurait-il à l'obliger ? D'ailleurs, je ne l'obligerai pas seul, et sa petite Angélique est si séduisante !

Je le fais lever, et je le mène droit à la tonnelle de chèvrefeuille. Il hésite, il tremble, il recule ; je le pousse devant moi ; il est auprès d'Angélique !... Les pauvres enfants n'osent se regarder, et le père Soreau ouvre des yeux...

Il les ouvre plus grands encore lorsqu'il apprend que Firmin a trouvé un ami, qui lui prête six mille francs, et qui lui fera ouvrir un crédit pour six mille autres. Il n'a plus que des éloges à donner à la bonne conduite, à l'application de Firmin, à son amour constant et désintéressé.

Il lui sourit, il lui présente la main, l'il'embrasse. Mme Soreau l'embrasse à son tour. Angélique s'attend bien à être embrassée aussi; Firmin en brûle d'envie, et il reste immobile devant elle!

Je le pousse encore doucement, bien doucement. Mme Soreau poussa sa fille... Ils s'enhardissent... Ils se regardent.. Ils sont dans les bras l'un de l'autre.

Le joli tableau! Celui-là est sans cadre, et il est ravissant! Nous mettons nos diners ensemble.

Firmin en retrouvera l'appétit avec la gaité. Angélique et lui me fêtent, me caressent; ils me font asseoir entre eux. Firmin ne me remercie pas, mais il me regarde. Il n'est pas de langue qui puisse exprimer ce que dit ce regard-là. La main d'Angélique vient errer autour de la mienne. Elle m'offre franchement sa joue; je la baise avec un plaisir!... Voilà l'intérêt de mon argent.

On parle, on mange, on rit, on boit, on déraisonne: c'est dimanche, oh! bien dimanche pour tous ceux qui sont sous la tonnelle.

Demain on signera le contrat: ce sera encore dimanche!

J'irai souvent voir Angélique et Firmin; auprès des heureux qu'on a faits, c'est toujours dimanche!

PIGAULT-LEBRUN.

REVUE DES MAGASINS

Le *Paradis des Dames* prépare une belle mise en vente de toutes les nouveautés en étoffes et costumes destinées à la saison printanière; mais, comme c'est une maison consciencieuse, on ne se hâte pas trop, afin d'être en mesure de ne donner vraiment que du nouveau. Quoique nous ayons certains renseignements à ce sujet, nous garderons encore le silence afin de ne pas déflorer cette exposition, maintenant très-prochaine, par des détails anticipés.

Nous nous contenterons, aujourd'hui, de signaler à nos lectrices une bonne occasion de robes de chambre en popeline rayée grisaille, de forme princesse, bien soignées, avec large faux ourlet, doublure au corset, col et poches, à 9 fr. 7. Nous passerons ensuite au comptoir de soieries, dont jusqu'à présent nous ne nous sommes pas occupé, et qui pourtant mérite une sérieuse attention par la façon intelligente dont il est dirigé.

Voici un aperçu de prix divers, qui édifiera nos lectrices sur les sacrifices que le *Paradis des Dames* sait s'imposer en faveur des dames qui visitent ses magasins (8 40, rue de Rivoli). — Une première série de failles légères, unies en toutes nuances, à 2 fr. 95 et 3 fr. 40, en 50 centimètres de largeur. Une seconde série, unie également et de belle qualité, ayant 58 et 60 centimètres de largeur, à 5 fr. 90. Ces articles sont on ne peut plus avantageux pour toilettes du soir, transparents et garnitures, ou costumes d'enfants, mélangés de cachemire.

Nous recommandons aux femmes sérieuses un taffetas noir pour jupe, jupon et plissés, à 1 fr. 95; ainsi qu'un lot de faille et taffetas noirs en 50 centimètres de largeur et d'une excellente qualité, à 2 fr. 95. Voilà de sérieux éléments pour qui sait les employer utilement; ces tissus, vendus si bon marché, sont appelés à rendre de très-grands services.

Le poult « *Paradis des Dames*, » le cachemire et le taffetas Sévigné, garantis par la maison, sont de splendides costumes riches, très-convenables pour emplettes de corbeilles de mariage et toilettes de trousseau.

Nous terminerons notre visite au *Paradis des Dames* en parlant des gentilles grisailles du même comptoir, à 1 fr. 95 et 2 fr. 95, en qualité supérieure. En réunissant ces grisailles aux jolis taffetas et failles unies par lesquels nous avons débuté, on arrive à faire de délicieuses combinaisons pour costumes de jeunes filles.

N'oublions pas de mentionner un beau lot de coupes et coupons de soieries, très-variés et qui ont subi un rabais de 2, 3 et 4 francs par mètre.

— A l'approche du renouvellement des saisons, femmes du monde et couturières se lancent à la découverte de la nouveauté; quand elles ont trouvé les tissus, les confections et les nouvelles formes de costumes, ce sont les garnitures qu'elles cherchent.

La maison VATELOT et C^{ie} (rue Turbigo, 59) constitue une spécialité importante en ce genre, et elle offre de précieuses ressources pour tout ce qui concerne la passementerie. Nous n'en voulons pour preuve que les

notes qui vont suivre; nos lectrices y trouveront des idées toutes nouvelles pour leurs toilettes. Ce sont, d'abord, les *broderies brésiliennes*, entre-deux et dentelles en broderie pleine ou application au point de chaînette, les unes et les autres noires, sur tulle noir. — Qu'on les dispose sur costumes noirs ou sur costumes de couleur, ce sera certainement d'une élégance sévère et pleine de charme.

Vient ensuite le *filet mexicain*, propriété exclusive de la maison Vatelot, qui seule jusqu'à présent le possède. Rien de joli comme cette nouveauté. Ce filet est en beau cordonnet, semé de petits glands de soie et terminé par une haute frange; il se présente en différentes largeurs: les unes servent aux garnitures des corsages et jupons; les autres forment de véritables écharpes. Ces dernières s'emploieront comme tabliers ou comme écharpes que l'on drapera facilement sur une robe; on en formera aussi des mantilles, des mantelets, des fichus *Marie-Antoinette*, etc. Enfin, il suffira que le *filet mexicain* soit entre les mains d'une couturière intelligente pour être mis à profit d'une façon agréable.

Ne pas oublier que la maison Vatelot et Cie est une maison de gros, et que, sans préjudice de sa spécialité pour la passementerie et la garniture, elle tient tous les articles indispensables aux couturières.

— Dans un moment comme celui que nous traversons, où presque toutes les femmes vont en soirée, nous pensons qu'il est utile de parler un peu du *corset-cage* de la maison DE PLUMENT (rue Vivienne, 33), corset si favorable en ces circonstances. Ce modèle plait surtout par sa légèreté, composé comme il l'est de bandes croisées formant des jours et présentant l'aspect d'un très-large canevas. Le corset-cage a reçu toutes les modifications nécessaires pour en faire un corset suivant le goût actuel, favorisant le développement du buste, allongeant la taille, tout en la cambrant. Ainsi établi, le corset-cage coûte 48 fr.; lorsqu'on veut y joindre la ceinture *Jeanne d'Arc*, il vaut, avec cette addition, 25 fr.

Pour suivre le même ordre d'idées, nous dirons que le jupon-tournure *Marie-Antoinette* est bien celui qui convient le mieux aux toilettes du soir et à traine. On se rappelle que ce gracieux accessoire, pourvu d'une combinaison de ressorts qui en augmentent le volume ou le diminuent à volonté, est garni de volants bordés de valenciennes anglaises. Sa longueur est de 115 à 120 centimètres, et son prix de 35 fr.

La maison DE Plument a également édité une fort jolie jupe de lingerie. Cette jupe est en nansouck avec quatre volants de mousseline raide à carreaux superposés dans le haut derrière et formant tournure. Un volant de nansouck garni lui-même d'une dentelle de Mirecourt (genre torchon en fil) entoure le bas de ce jupon.

M. DE Plument est toujours infatigable dans ses recherches pour apporter de nouveaux perfectionnements aux jupons, tournures ou corsets, qui composent les éléments de son industrie. Hier, c'était cette ceinture *Jeanne d'Arc*, qui ajoute de si précieuses qualités aux corsets où on la pose; aujourd'hui, c'est un *lacet hygiénique* pour corset. Cette nouveauté consiste en un caoutchouc rond en soie blanche et à bouts ferrés, ayant cinq mètres de longueur, et qui offre de très-réels avantages sur les autres lacets. On peut, en l'employant, le serrer beaucoup; son élasticité se prêtant à tous les mouvements du corps, on ne s'en trouve nullement gênée. Les personnes qui le voudraient n'ont qu'à adresser 3 fr. à M. DE Plument pour le recevoir franco.

M. D'A.

SPÉCIALITÉS

Pourquoi le docteur Jackson ne s'est-il pas avisé plus tôt de rapporter de l'Inde son fameux secret? nous ne verrions pas, aujourd'hui, tant de têtes chauves de par le monde! Mais si le passé est irréparable, le présent et l'avenir sont à préserver. Usons donc sans hésiter de cette *Eau indienne* et de cette *Pommade indienne*, composées d'après les documents rapportés des Indes par le savant docteur Jackson et dont Mme Marie Goa possède seule la propriété.

Ces produits éminemment hygiéniques et fortifiants ont une action très-puissante sur le cuir chevelu. Les cheveux cessent de tomber après quelques applications de ces spécifiques, et ils épaississent bien vite si l'on continue le régime.

La *Liqueur indienne* contient le même suc régénérateur que la pommade et s'emploie simultanément avec l'*Eau indienne* à la place de la dite pommade: ceci pour les personnes qui n'aiment pas à se servir de corps gras.

Ces trois compositions se trouvent chez Mme MARIE GOA (rue d'Amboise, 5) à qui il faut envoyer un mandat de 10 fr. sur la poste si l'on veut recevoir les deux flacons nécessaires aux applications en question. Ne pas manquer de bien désigner les produits qu'on désire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.